

INTRODUCTION

Louis UCCIANI
Université de Franche-Comté

C'est sur une initiative étudiante que Catherine Malabou a été invitée à une journée d'étude dont nous publions ici les interventions. Nous poursuivons ainsi un travail de publication entrepris autour des débats théoriques ouverts dans la contemporanéité. Après Mehdi Belhaj Kacem, et l'ouverture sur « l'après Badiou », c'est le déplacement opéré par Catherine Malabou qui est ici abordé. Celui-ci part de l'état des discussions qui animent la philosophie dite continentale, notamment autour de la question du fondement. S'il y a une instance de réalité sur laquelle se fonder cela serait celle du corps et non plus celle d'un Être hypothétique. Et ce que le corps dessine de connaissance de lui ce sont les strates de sa réflexion. En un mot la conscience. C'est sur ce déplacement que le travail mené par Catherine Malabou prend son sens. Quand ce qu'elle recherche préalablement chez Hegel, trouverait sa matérialité dans la physiologie contemporaine. Il y a un passage de la conscience au cerveau, d'une intériorité ressentie à la corporéité. C'est à partir de la mise en évidence de la notion de plasticité qu'elle opère une lecture de Hegel et de la finitude, pour arriver à la conclusion que la plasticité « informe le mouvement d'auto-détermination de la substance et avère l'identité de la contingence et de la nécessité. »¹ On pourrait en se tenant au titre de sa thèse, *l'Avenir de Hegel*, et par delà lui, celui de la philosophie, répondre la neuro-biologie. C'est en tout cas ce vers quoi conduisent les dernières pages du texte : « Il n'est pas hasardeux que le concept de plasticité soit aujourd'hui opératoire dans le domaine de la biologie cellulaire et de la neuro-biologie. »² C'est la même opération qu'elle réalise en mettant en évidence la présence énigmatique de la notion d'épigénèse chez Kant, qu'elle « retrouve » dans le vocabulaire

1. Catherine Malabou, *L'avenir de Hegel, Plasticité, temporalité, dialectique*. Paris, Vrin, 1996.

p. 244

2. P. 255

contemporain des neuro-sciences³. On pourrait sans doute voir, ici, dans ces correspondances les prémisses d'une « nouvelle » épistémologie dont le texte qu'elle nous donne à lire pourrait être un aperçu. La question qui le porte « La science est-elle le sujet de la philosophie ? » est abordée sous le prisme de trois philosophes de la contemporanéité que sont Jacques-Alain Miller, Alain Badiou et Jacques Derrida. La progression que propose Catherine Malabou nous fait parcourir un axe des rapports entre philosophie et science : de la science comme ce qui obstrue le vide et interdit l'idée-même d'un sujet de la science, chez Miller, à la science comme énoncé sans sujet, chez Badiou, ou à la littérature, elle aussi, sans sujet de Derrida, c'est toute la contemporanéité qui s'enrichit d'une nouvelle problématique. Michaël Crevoisier en voit un jalon dans ce qui serait une « nouvelle conception de la raison qui (...) serait à chercher au croisement d'une épigénétique transcendante et d'une plasticité dialectique. » Dans ce schéma la philosophie reprend la main, et ce qui serait la nouvelle épistémologie, montre comment la science n'accède au philosophique qu'à la condition d'y être invitée. Et, ici, c'est la donnée temporelle qui alors pourrait devenir centrale. L'avenir de la dialectique et la présence, l'avant demain, du transcendantal, dessinent l'espace de recherche qui s'ouvre à nous.

3. Catherine Malabou, *Avant demain, Epigénèse et rationalité*, Paris, PUF, 2014